

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Śunyāta**

**Mathieu Boisvert**

---

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Boisvert, M. (2004). Śunyāta. *Liberté*, 46(4), 49–53.

## **Śunyāta**

**Mathieu Boisvert**

Je sens le mouvement de l'air à l'intérieur de mon nez, de ma poitrine, de mon ventre. Il entre, doucement, naturellement, jusqu'à son temps d'arrêt ; et le cours reprend en sens inverse, remonte du fond des entrailles vers l'extérieur. Témoignage de vie, autre manifestation du pouls, fragile et transitoire. Un mouvement simple, naturel, tel le gagnant et le perdant des marées. La lune serait-elle, ici encore, le moteur de ce vacillement ?

ooo

Le renoncement et la discipline ascétique sont deux objets qui attirent mon attention depuis plusieurs années. À l'âge de dix-sept ans, mes parents m'ont amené au Sri Laṅkā pour les vacances de Noël afin de visiter mon frère, alors moine bouddhiste depuis trois ans. Mon séjour s'est prolongé de trois mois et j'ai visité différents ermitages de forêt. J'étais fasciné de découvrir, en pleine adolescence, une voie si alternative, si radicale : moines vivant en ermites en plein cœur de la forêt tropicale des hautes montagnes cinghalaises, ascètes méditant devant des squelettes ou contemplant une autopsie dans l'hôpital de la capitale, tout un clergé mendiant sa nourriture pour le seul repas de la journée, des hordes de moineillons prépubères... Il était clair que cette entreprise n'était pas mienne, mais elle piquait ma curiosité : pourquoi ce renoncement, cette dissociation du siècle, cet engagement catégorique dans une voie si marginale et austère, cette décision d'habiter *hors de* ? Plusieurs années plus tard, mes recherches sur le pèlerinage et l'ascétisme hindou attisent toujours ma fascination pour cette voie qui semble totalement *autre*.

Au cours de mes voyages, j'ai tenté de saisir ce qu'implique d'emblée le renoncement dans un contexte sud-asiatique. Je me

suis rapidement aperçu que l'objectif ultime des sotériologies hindoue et bouddhiste est la libération de toutes souffrances et, conséquemment, la sortie définitive du cycle des naissances et des renaissances, le *samsāra*. L'individu progressant vers cet état doit se défaire de toutes les charges karmiques accumulées antérieurement et s'assurer de ne plus en générer de nouvelles. Il n'est donc plus question d'accomplir les rituels domestiques, si importants dans la société sud-asiatique, puisqu'ils protègent le bien-être de la famille et produisent des *karma* positifs, eux-mêmes responsables de l'enchaînement de l'individu au cycle des naissances et des renaissances. Le plaisir, *kāma*, est également mis de côté. On délaisse parents, femme, enfants, on renie toutes relations, amicales ou autres, on adopte un célibat rigoureux et on quitte ce foyer essentiellement mondain pour se vouer à des préoccupations d'un tout autre ordre. Pour marquer cette transition, ce nouveau statut, on se rase le crâne ou, à l'inverse, on fait vœu de ne plus se couper les cheveux et la barbe, on se vêt d'une robe, d'un pagne, à moins que l'on ne décide d'aller totalement nu ou, pour être plus poétique, « couvert d'espace », *digāmbara*. Un ascétisme ardent est pratiqué afin d'éliminer, de brûler les *karma* antérieurs. C'est alors que s'entame la vie de *saṃnyāsin*, une vie de renoncement, où l'individu réside hors du siècle, hors de la maison. À l'origine, c'est-à-dire vers le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les ascètes — hindous, bouddhistes, jaïnes — étaient connus sous le nom de *parivrājaka*, « itinérants » voués à une vie érémitique.

Cette image mythique du fakir, mystique et radical, hante toujours l'univers religieux sud-asiatique. En 1998, à l'occasion de la grande fête nocturne annuelle en l'honneur de Śiva à Junnagad (Inde), j'ai rencontré un jeune ascète hindou d'une quinzaine d'années qui avait fait le vœu de rester constamment debout, de ne jamais s'asseoir ou de s'étendre, et ce pour une période ininterrompue de douze années ! Ce type de vœu n'est pas rare au sein de la communauté ascétique hindoue. Certains ascètes s'engagent à maintenir levé l'un de leur bras, à ne s'alimenter que de fruits ou

de lait, à ne consommer que de l'air... D'autres établissent une résidence temporaire sur un lieu de crémation afin d'appivoiser la mort. Les plus courageux vivent quelques années sur des sommets himalayens de plus de 4 000 mètres d'altitude (là-haut, la température est rarement clémente...) afin d'être seuls face à eux-mêmes. Chaque année, on rapporte des cas d'ascètes âgés — souvent appartenant à la tradition jaïne — qui s'engagent dans un jeûne complet et irrévocable, invitant ainsi patiemment la mort à venir les rejoindre. L'ensemble de ces pratiques n'a qu'un seul objectif : générer une ardeur qui permettrait de brûler les *karma*, ces forces retenant l'individu au cycle des naissances et des renaissances, catapultant l'individu hors du *samsāra*, le situer définitivement *hors de*.

Selon différentes traditions ascétiques — chrétiennes, hindoues, bouddhistes —, le moine, l'ascète, doit se consacrer à une seule chose. Il doit être « monotrope ». À l'image d'une plante qui se dirige constamment vers une source lumineuse, le moine devrait s'orienter vers un seul point, un seul et unique objectif : atteindre le paradis, la *mokṣa*, le *nirvāna*, peu importe. Son esprit est obnubilé par le désir de parvenir à l'idéal qui motive sa quête. Il rompt donc avec le siècle, monde d'engagements multiples où la « monotropie » est plus difficile à maintenir ; il renie la société qui l'a vu naître. Au IV<sup>e</sup> siècle, par exemple, les premiers moines chrétiens refusèrent explicitement de participer à l'empire chrétien naissant, car le seul empire acceptable était celui que Dieu allait créer incessamment ; ils s'exilèrent dans les déserts de Syrie et d'Égypte. De même, la tradition bouddhique *theravāda* souligne cette rupture avec le monde en désignant le novice monastique sous le terme générique de *pabbājja*, « celui qui sort de ». Cependant, on ne peut passer sous silence que cette sortie du Monde implique inexorablement l'adhésion à un autre univers de sens, théoriquement axé vers un seul objectif — un univers marginal, fortement codifié, structuré et hiérarchisé. En renonçant au monde, l'ascète adhère d'emblée à un autre schème d'interprétation, il intègre un

nouvel univers de sens partagé par l'ensemble des membres de sa communauté, il assume un nouveau statut, un nouveau rôle. Ne lui a-t-on pas offert, au moment de son adhésion à la communauté ascétique, un nouveau nom, une nouvelle lignée, un nouvel ensemble de pratiques ?

À l'occasion des *melā*, ces grands rassemblements religieux populaires hindous, des centaines de milliers d'ascètes se regroupent en larges communautés. Ces événements permettent entre autres aux membres dispersés d'une même communauté ascétique de se retrouver périodiquement. On retrouve son *guru*. On commémore la lignée de la communauté, jusqu'à son fondateur qui vivait il y a... fort longtemps. Les rites se déploient, le mythe est réactualisé. On lève cérémonieusement l'étendard sacré de la communauté, en grande pompe — éléphants, démonstrations martiales menées par des ascètes nus —, on réintronise le chef de la communauté, le *mahāmaṇḍalesāra*, « le dieu du grand *maṇḍala* ». Les ascètes siègent en petit groupe autour d'un *dhūni*, un « feu de fumée » occupant un espace sacré. Ce *dhūni* représente le feu ascétique nécessaire pour brûler les *karma*, pour atteindre la libération ; il symbolise également tous les fondements de la communauté, qu'ils soient d'ordre ascétique ou social. Le *dhūni* est la raison d'être de la communauté, le « foyer » à partir duquel émane le sens profond du groupe. Le *dhūni* incarne la lignée ascétique, son histoire, ses mythes et ses rites, ses prescriptions et ses interdits. L'image de l'ascète *digāmbara*, « le couvert d'espace » qui revêt quotidiennement son corps de cendres puisées au *dhūni*, devient d'autant plus significative : le plus dénudé des ascètes en vient paradoxalement à se revêtir de la tradition dont il est empreint.

Le mot « foyer » provient du latin *focarium*, lui-même issu de *focus*, le « lieu où l'on fait du feu ». Au sens figuré, le foyer serait « un point central à partir duquel se développe un processus ». Alors que l'ascète rejette la proposition sociale qui lui est faite de « fonder un foyer », de prendre famille et d'avoir des enfants, il ne

peut se soustraire au *dhūni* — réel ou symbolique — à partir duquel ses actions prennent sens. Que l'on soit ascète ou non, impossible d'habiter *hors de*, d'être sans foyer. On ne peut fonctionner sans avoir — sciemment ou non — un univers de sens à partir duquel on peut agencer et ordonner ses expériences, et se situer dans un monde, quel qu'il soit.

ooo

Et Yama, dieu des morts, répondit ainsi au jeune Naciniketa :

Je t'avais promis, je dois donc t'expliquer. L'*atman* est l'essence profonde de ton être, la seule chose immuable. Le *brahman* quant à lui est le fondement de l'univers, immanent et éternel. Tels le microcosme et le macrocosme, l'un et l'autre sont identiques. L'air contenu dans une cruche ouverte est le même que celui de l'extérieur; l'*atman* se fond dans le *brahman*. Nos conditionnements font en sorte que nous percevons notre corps comme une frontière hermétique entre deux univers illusoire : il n'y en a qu'un.

ooo

Qui suis-je ? Où suis-je ? Nécessité de se définir, de se situer dans un monde. De Montréal à Mumbai, via Frankfort, Bologne ou Paris, entre deux, trois, quatre mondes, les réponses jaillissent constamment, sans même attendre l'évanescence de la solution antérieure. Je suis en transition, en constante transformation. Je me compose, je me confectionne; je cultive ma captivité à travers des univers de sens dont je ne peux m'aliéner. Négociations éternelles, devenir perpétuel.

Je sens le mouvement de l'air à l'extérieur de mon nez, de ma poitrine, de mon ventre. Il entre, doucement, naturellement, jusqu'à son temps d'arrêt; et le cours reprend, pour un temps...